

« L'économie contre nature – Essai sur les relations Nature-Travail-Valeur ».

Par Henri Philipson (philosophe et économiste – Enseignant à l'Université de Lille1)

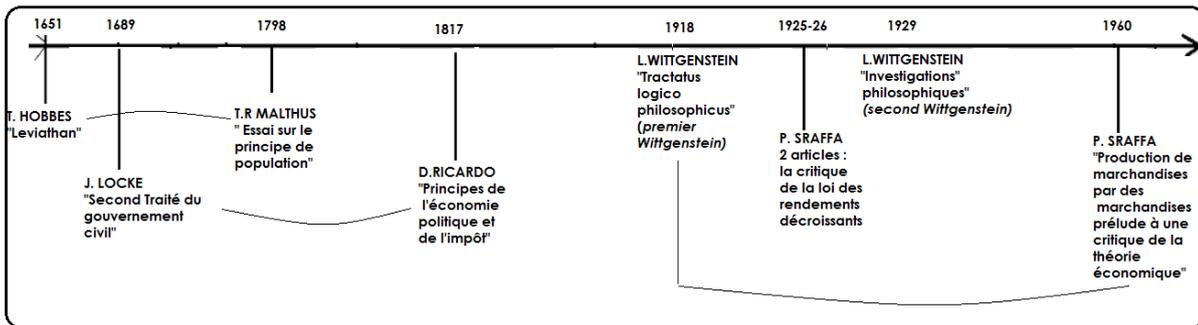
- Editions ESTER, l'espace économique – 1995 – 325 pages -

On ne peut qu'être surpris à la lecture du sommaire de l'ouvrage, reproduit partiellement (principaux paragraphes) ci-dessous :

Introduction	
Première Partie : Hobbes-Malthus – l'économie soumise	
I)	Hobbes : l'économie soumise à l'artifice politique
II)	Malthus : l'économie soumise à la nature
Partie II : Locke-Ricardo – l'économie émancipée	
I)	Locke : l'économie émancipée du pouvoir politique
II)	Ricardo : l'économie émancipée des contraintes naturelles
Partie III : Wittgenstein-Sraffa – L'économie fragmentée	
I)	Sraffa-Wittgenstein : l'unité de l'objet à l'épreuve de la multiplicité des pratiques sociales
II)	Wittgenstein-Sraffa : l'unité de l'objet comme illusion linguistique
Conclusion : l'échec du naturalisme	
Conclusion générale	

et sans doute plus encore par le titre de l'ouvrage : « L'économie contre nature – Essai sur les relations nature-Travail-Valeur ».

On lit bien au travers du sommaire que l'ouvrage réalise une histoire des *Idées*, celle de grandes œuvres. Mais d'une part leur présentation bouscule l'histoire, puisque selon l'échelle du temps, elles s'articulent sur trois siècles environ, comme suit¹ :



Il s'agit donc plutôt, comme on le voit, d'une mise en rapport de trois couples d'idées, ou d'auteurs : Hobbes-Malthus ; Locke-Ricardo ; Wittgenstein-Sraffa. Immédiatement le lecteur en conclut que ce ne peut être une histoire des idées (ou de la pensée) au sens commun du terme. C'est autre chose, mais quoi ?

¹ Nous n'avons fait figurer dans ce schéma que les œuvres principales. On notera que des œuvres considérées comme secondaires (jusqu'aux *correspondances*) sont considérées comme essentielles dans la démonstration entreprise dans ce Livre.

Plus encore, une telle mise en rapport pour traiter de l'économie n'est pas conventionnelle. A l'économiste, est sans doute intelligible la confrontation classique des points de vue théoriques de Malthus-Ricardo-Sraffa, mais pourquoi en passer par Hobbes-Locke-Wittgenstein, c'est-à-dire par la philosophie politique et la philosophie tout court. Ce triple couple à trois têtes c'est quoi ?

Cette accumulation de « *c'est quoi ?* » fait toute l'heuristique de l'ouvrage. Il est impossible de n'avoir pas son attention éveillée par l'entreprise elle-même. L'auteur fait, avec audace, œuvre « maïeutique » à destination des économistes, par le dialogue au sein de chaque couple. Et c'est pour calmer le feu attisé par les questions qu'il invite les expectatifs à découvrir le sujet et sa problématique dans son introduction.

INTRODUCTION²

La réponse à ces questions brûlantes est donnée clairement dans l'introduction : « *L'économie contre nature est effectivement celle de Piero Sraffa* » (P.10). La réponse permet au moins à l'économiste de comprendre que les Classiques (Malthus-Ricardo) étaient donc des *naturalistes*. Toujours dans la tradition classique, mais longtemps après, Sraffa débarrasse de manière critique l'économie du « *naturalisme* »³.

« *Dans ce travail nous soutenons la thèse que l'économie ricardienne est naturaliste et qu'au contraire, l'économie sraffaïenne inaugure une rupture radicale avec ce même naturalisme* » (Philipson , P.10).

L'auteur doit donc rendre compte de ce concept, et expliciter le pourquoi de son histoire non linéaire. Il l'avoue, il n'y a rien d'objectif dans sa démarche. Ce qu'il veut c'est dresser cette histoire du *naturalisme* « qui selon lui, ruine l'économie ricardienne ». Car Ricardo est « *un moment historique* », et non une indescrivable confluence d'antécédents de toute nature. Un « **moment** » peut suivant l'auteur être défini au sens physicaliste (ou de la physique) par 3 composantes : force, bras de levier, point d'appui. Ce qui fait la force historique de l'œuvre de Ricardo est son exposé et sa défense du *marché autorégulateur*. Le bras de levier en est *la théorie de la valeur travail* qui consacre la supériorité du libre échange (ou libéralisme). Le point d'appui est la *conception naturaliste* du fondement de la société. H. Philipson entend démontrer (voir ci-après) que l'économie ricardienne est *épistémologiquement* ruinée à cause de son naturalisme. Et également que Sraffa « *sauve celle-ci* » (l'expression est de nous : RF) en trouvant la solution. H. Philipson prend le contre pied des économistes qui présentent habituellement l'œuvre de P. Sraffa comme une continuation de celle de Ricardo. On songe immédiatement à la résolution du problème de l'étalon de mesure invariable des valeurs⁴. En fait il s'agit non seulement de cela mais plus généralement d'une véritable révolution épistémologique dans l'œuvre même de Ricardo. L'introduction nous définit cette révolution avec emphase, puisque l'œuvre de Sraffa est rangé par Philipson dans une haute lignée, celle de Copernic (Physique) et de Kant (Philosophie).

Chez Ricardo, les trois dimensions de la valeur (V), du travail (W), et de la nature (N) sont liées. Elles forment le triangle « WVN » (suggéré par nous : RF) donné ci-dessous. Pourquoi ?

La réponse a été donnée par Louis Dumont dans « *Homo Aequalis* ». C'est le résultat de l'histoire de la « *modernité* », laquelle est l'histoire de notre triangle. Au sein de cette histoire se déroule « *la progressive délimitation de la sphère économique* »⁵, laquelle s'est accompagnée d'une justification *naturaliste*. Cette justification naturaliste a été importée des Sciences de la Nature (Galilée, Newton).

² P 7 à 18.

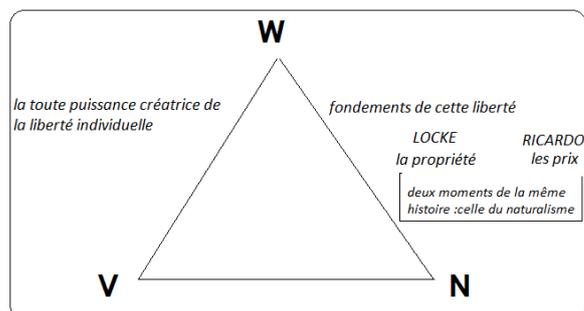
³ L'ouvrage aurait donc pu être intitulé : « *L'anti naturalisme de Piero Sraffa* ».

⁴ Résolution que Philipson traitera amplement dans sa troisième partie. Il ne fait que l'évoquer dans l'introduction, préférant passer à l'essentiel : la nature de la révolution épistémologique sraffaïenne.

⁵ Là où nous retrouvons la leçon de notre Introduction au cours (2/2) : « *l'autonomisation de la science économique* ».

Son résultat est l'affirmation de « la toute puissance créatrice de la liberté individuelle » (le rapport Travail-Valeur ou WV), liberté à laquelle John Locke donnera un *fondement* (la propriété) ou WN. Et liberté à laquelle, Ricardo donnera aussi un *fondement* (les prix).

Le triangle « WVN »



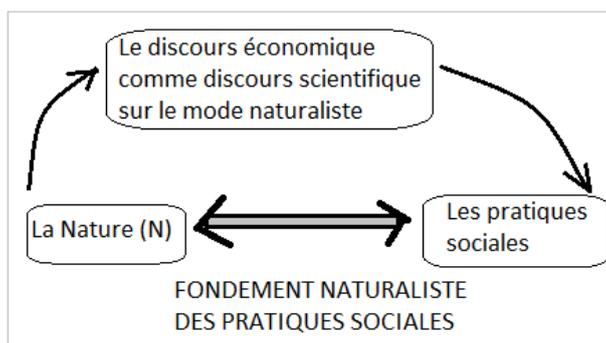
Pourquoi une telle histoire parvenue à son moment ricardien, va t 'elle à sa ruine ? Et pourquoi dans son moment « Sraffaïen », Ricardo trouve –t'il la solution qui lui manquait ?

La (les) réponse(s) relève(nt) à nouveau de l'épistémologie.

En effet, qu'est ce qu'apprendre, d'un côté en Mathématiques, et de l'autre, dans les Sciences Sociales ? En mathématiques, il s'agit d'apprendre le langage des maths, donc d'une pratique scientifique. En économie, il s'agit d'apprendre des mots dont le sens ne peut être *univoque*, puisque nés de la pratique sociale⁶. D'où le dilemme de la connaissance en Science Sociale : « *comprendre non seulement ce qui se dit, mais ce qui se dit ce faisant* »⁷. Aussi, selon Philipson, Sraffa solutionne t 'il le problème de Ricardo, en « *assumant les conséquences de cette exigence* ».

L'articulation conforme des chapitres du Livre est pour ces raisons, la suivante :

- Expliciter la nécessité de **fondements** pour le naturalisme (ou la science sociale naturaliste), c'est-à-dire l'articulation ci-dessous :



Les deux premiers chapitres du Livre sont consacrés à l'exposé de ces fondements naturalistes.

- Exposer la rupture opérée par Sraffa. C'est l'objet du troisième chapitre.

⁶ Philipson relate par des citations plusieurs grands auteurs ayant fait état de cette difficulté, dont Malthus et Ricardo eux-mêmes. Un autre exemple est, dans notre cours, la longue gestation chez les mercantilistes des mots « *balance des paiements* ».

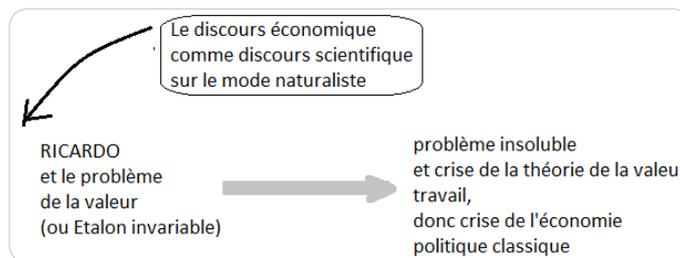
⁷ On notera que cette difficulté est familière aux philosophes. Elle a été explicitée par la philosophie grecque (Aristote) sous la forme de la distinction entre « *legein* » (dire, signifier, ou *discours*) et *Teukhein* (faire, poser, assembler, ou *pratique*). En philosophie, et avec le développement de la psychanalyse, on est conduit à penser qu'il n'y a pas séparation entre les deux registres, mais qu'ils ne forment qu'un seul : le discours est aussi une pratique, tout comme la pratique est un discours ou une signification (voir par exemple C. Castoriadis : « *L'institution imaginaire de la société* », ou J.Habermas : « *La technique et la science comme idéologie* »).

Cette rupture consiste à affirmer que la question des fondements naturalistes (base du schéma) n'a aucun sens. Selon Philipson, Sraffa considère « *l'univocité du sens et de la signification* », comme une « *chimère* ». Il est donc important de démontrer cette « dénaturalisation » (expression qui est de nous, RF), ou ce qui revient au même : « *l'auto fondation des pratiques sociales et du langage* » (Philipson). Et, également qu'une loi économique ne peut être revêtue du statut de loi scientifique. Et par conséquent, c'est sa propre rationalité que la science économique doit interroger.

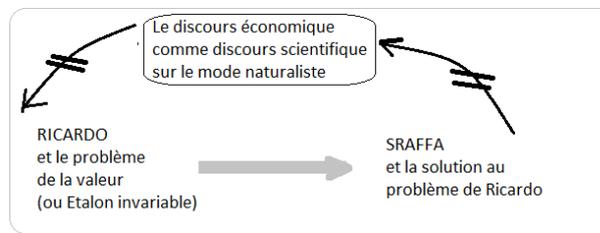
Si telle est la démonstration de Sraffa, alors s'éclaire pour nous, le troisième couple de l'ouvrage : Wittgenstein-Sraffa. Dans les termes où elle est menée, et à l'époque où elle est entreprise, cette démonstration suppose dans ses prémisses mêmes, une épistémologie particulière qui accorde au langage une attention particulière. Henri Philipson trouve cette épistémologie dans l'œuvre de L. Wittgenstein.

Au-delà du « *sauvetage de Ricardo* » (de nous : RF) par Sraffa, H. Philipson parvient à justifier sa propre démarche historique, ainsi que sa critique des sciences sociales.

- Si la démarche historique n'est pas linéaire, c'est qu'elle doit être circulaire. C'est en philosophe « Wittgensteinien » que Philipson justifie cela. C'est-à-dire :
 - o Soit le constat initial (lequel est reconnu dans l'Economie politique) :



- o Soit l'intégration de la solution de Sraffa dans le schéma



C'est donc en connaissant la solution, qu'il est possible de déceler l'origine de l'"impasse", et donc de reconstruire ce qui a été ruiné par ces causes.

- Si l'économie politique est en crise⁸, elle le doit à sa « *prétention* » de définir le *naturalisme* comme *fondement des sciences sociales*. L'auteur justifie cette critique par deux types d'arguments : la définition du naturalisme, et la signification des lois économiques.

L'auteur emprunte sa définition du naturalisme à M. Bernes dans le Dictionnaire Lalande p.15) : «...Pour le naturalisme tout est de **naissance**, tout ce qu'il peut être ;... » mais « *la connaissance, elle, ne s'identifie pas avec l'être des objets ...* »⁹ (souligné dans le texte). Il existe donc une exception : la connaissance. Ce que dit M. Bernes :

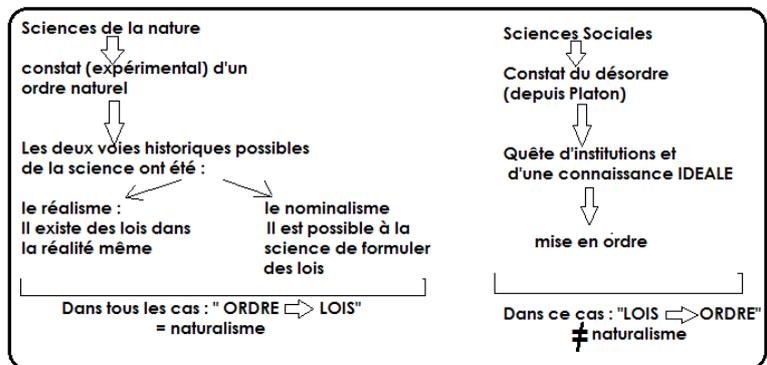
« *le connaître n'est pas de naissance, tout ce qu'il peut être, c'est un devenir qui a son achèvement, sa perfection dans l'identification à la réalité existante (...)* ». Et Philipson de faire constater que ce

⁸ Ou plus simplement « *n'explique rien* », ou « *ne parvient pas à solutionner les problèmes qu'elle pose* » (ces expressions sont de nous : RF).

⁹ Où l'on reconnaît la partition de Kant entre le sujet connaissant et l'objet de la connaissance.

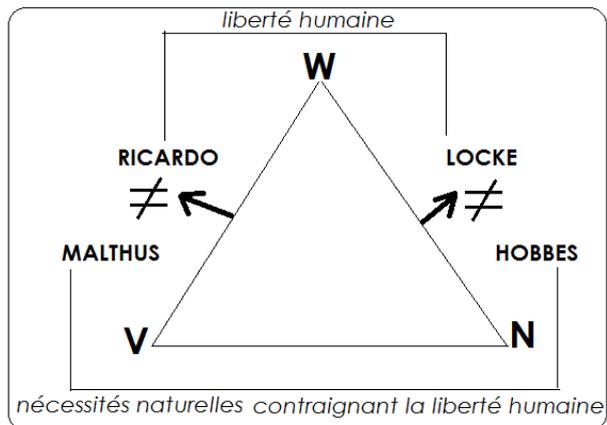
qui échappe donc au processus de connaissance, est ce qui relève de l'histoire. Ce sur quoi viennent buter les *lois économiques*.

- La principale limite au naturalisme des sciences sociales est *la formulation de lois*. Voici le nœud : L'économie politique vise la réalisation d'une réalité ordonnée, par l'action technique, tout en étant *préalable* à cette action. En conséquence la dite réalité ne peut être *naturelle*, et la science, *une science naturelle*. Ce que nous résumons par ce schéma comparatif des deux types de sciences :



Au total, parvenu en bas à droite du schéma, c'est-à-dire au bout du raisonnement critique, Philipson réduit la prétention de la science sociale, ou la met à sa juste place : c'est une « *histoire... sous la forme d'errements d'une humanité hélas ignorante de la véritable nature des choses* » (P.17).

Le guide des deux chapitres à suivre, consacrés au naturalisme, peut être résumé en insérant à notre schéma « WVN » les deux premiers couples (Hobbes-Malthus ; Locke-Ricardo) et leurs différences, soit :

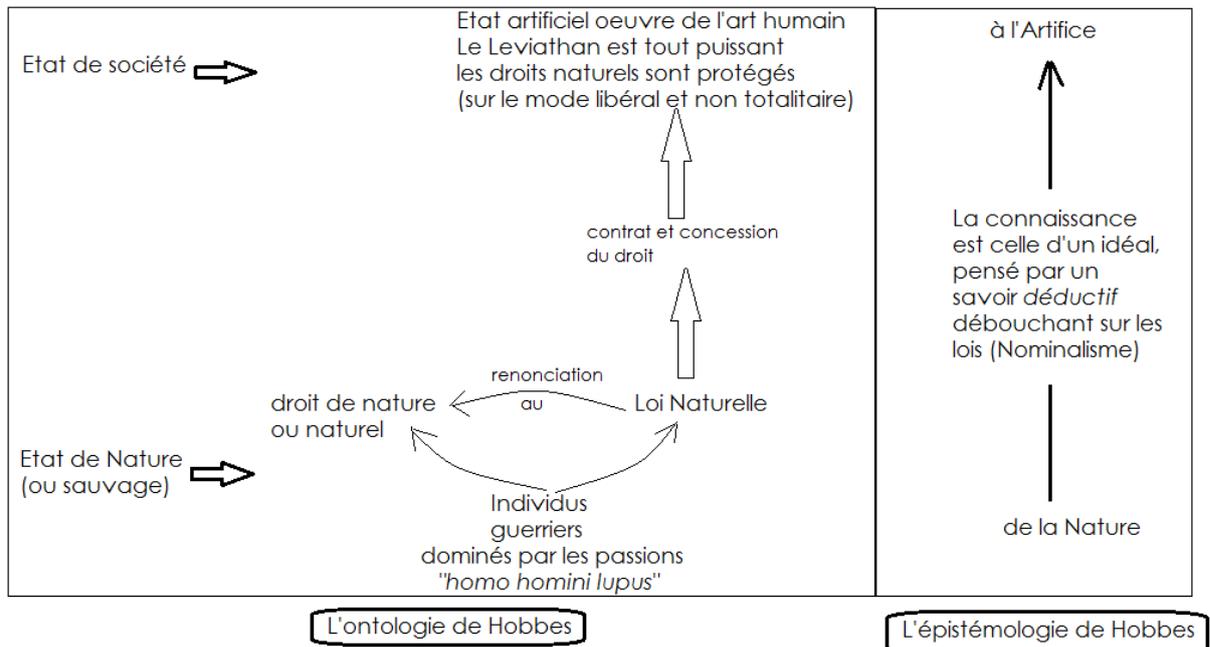


Première Partie : Hobbes-Malthus – l'économie soumise

Thomas Hobbes (dans le « *Leviathan* » - 1651) et **T.R Malthus** (dans l' « *Essai sur le principe de population* » ou EPP – 1798) représentent deux types de solution différents, au problème du passage du désordre à l'ordre social. Ils sont unis dans le chapitre parce qu'ils illustrent deux moments différents du naturalisme, ou de l'Etat de nature. Mais ils donnent aussi deux versions différentes de la même soumission de l'économie (ou de son impossible autonomisation). Les différences sont *ontologiques* (l'être de la société n'est pas le même), et *épistémologiques* (la connaissance et la transformation de la société vers son idéal).

La philosophie politique de Hobbes est l'objet de nombreuses présentations. La définition de la société idéale chez Hobbes est donc largement connue. H. Philipson s'attarde plutôt sur l'épistémologie de Hobbes, et sur les conséquences de sa philosophie sur l'économie.

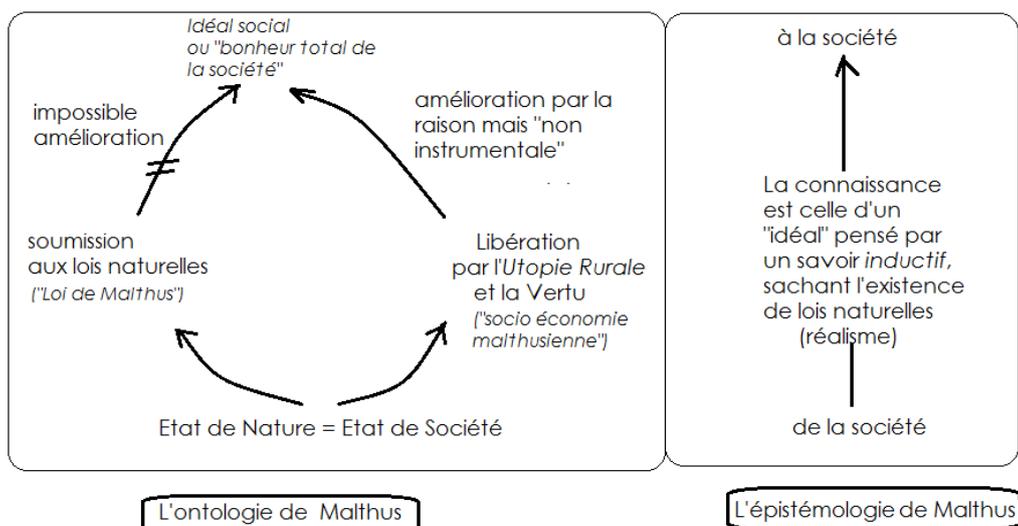
Aussi nous contenterons nous d'une représentation schématisée de la démonstration de Hobbes. Cette présentation va de l'Etat de Nature hobbiien à l'Etat de société conçu comme un artifice, et où règne le tout puissant Leviathan.



L'économie est dans ce schéma constituée par l'ensemble des rapports sociaux fondés sur le marché. Hobbes conçoit le travail uniquement comme activité des *marchands*, laquelle est seule à l'origine de la puissance¹⁰.

Reste à comprendre pourquoi l'économie (ou économique) ne peut s'autonomiser. Ce n'est pas tant la structure « nature-artifice » qui est la cause chez Hobbes, mais plutôt le fait qu'elle soit *collective*, et soumise à une *raison instrumentale* (ou « *calculatoire* »), et non pas pratique. Cette raison est celle du Leviathan, le souverain « *intempestif* », transcendant, et qui « *empiète sur la liberté naturelle des individus* ». L'économie est donc soumise au pouvoir politique.

On peut de même représenter la démarche suivie par Malthus.



¹⁰ Tout comme le feront valoir les économistes mercantilistes.

Le schéma montre immédiatement la différence entre les deux auteurs. L'état de nature est chez Malthus, l'état de société lui-même. C'est que Malthus ne partage pas la pensée du XVIII^e, diffusée avec Newton jusqu'à Hume, d'une nature privée de Dieu. Les lois naturelles (telles qu'il les développe dans l'EPP : croissance géométrique de la population, croissance arithmétique des subsistances) sont au contraire « *les outils de Dieu pour façonner l'esprit* » (Philipson). Ce jeu, bien connu, des lois naturelles, fait que la transformation de la société est possible mais sans amélioration. Donc autant dire qu'elle est impossible.

Parallèlement Malthus développe une « Utopie Rurale » (un idéal de vie, ou de société rurale). Philipson y voit le « *centre de gravité* » de toute la théorie de Malthus. Elle résulte de deux constats relatifs : à la consommation des plus pauvres, et à la nature de la production manufacturière. Ayant perçu une structure de la consommation générale qui oppose les pauvres (consommation de biens agricoles) et les riches (consommation de biens manufacturés, ou de luxe), Malthus édifie son Utopie Rurale. Celle-ci désigne le rejet et le désintéret de Malthus pour le développement des manufactures. Et donc l'éloge d'un idéal rural moins inégalitaire¹¹. Cette société idéale avait déjà été dessinée par les Physiocrates.

Pourquoi une utopie rurale ? Ce sont les vertus humaines qu'elle recèle qui la rendent attractive : esprit d'indépendance, ardeur au travail, frugalité.

Il n'est alors pas étonnant que Malthus ait été l'adversaire des *Poor Laws (Lois sur les Pauvres)*. Non seulement elles sont l'antithèse de ces vertus. Mais en outre elles prouvent leur inefficacité en appauvrissant les riches.

Ces oppositions « riches-pauvres » n'autorisent pas à classer Malthus dans l'un ou l'autre des camps. Au contraire, il s'avère plutôt le défenseur d'une parfaite liberté du travail, et de ce fait le défenseur des classes moyennes. C'est un autre idéal que celui-ci : celui des petits propriétaires ou *yeomen*, animés par l'esprit d'économie (ou d'épargne)¹².

Cette société idéale ne peut être atteinte par la contrainte politique. Libéral, Malthus s'en remet à la solution smithienne. Elle peut être réalisée par « *le généreux système de parfaite liberté adopté par le D^r Smith et les économistes français* » (Malthus, cité par Philipson).

Toutefois, Malthus étudiant le « *progrès naturel* » (la croissance) en donne une vision noire, et connue sous l'intitulé de *pessimisme malthusien*. Sa description est celle d'« *une marche inéluctable vers la misère du plus grand nombre* » (P.89). Marche qu'il confirme avec sa théorie de la rente différentielle, basée sur la *loi des rendements décroissants du sol*. La rente différentielle (celle de la terre marginale) tend, dans la marche du progrès naturel, à diminuer le profit du fermier capitaliste jusqu'au point où il devient nul, la rente du propriétaire foncier étant quant à elle à son maximum. Ce point est l'état stationnaire, celui de l'équilibre entre population et subsistances¹³, « *le meilleur des mondes possibles* », selon Malthus.

Au total, Malthus n'impute pas la misère à l'organisation de la société, mais bien aux principes naturels auxquels elle est soumise. Chez Malthus, donc, l'économie est soumise aux contraintes naturelles.

¹¹ Malthus s'oppose sur ce sujet à Godwin et Condorcet. Malthus s'est opposé aussi en 1796 à la politique de W.Pitt dans un pamphlet cité par son ami biographe William Empson.

¹² Malthus rejoint ici Hobbes en partageant ce même idéal.

¹³ Une démonstration géométrique est proposée dans l'ouvrage, P.94.

Partie II : Locke-Ricardo – l'économie émancipée

On peut suivre les développements consacrés à « Locke-Ricardo » en gardant le fil conducteur ci-dessous :

Locke (contrairement à Hobbes) élimine la contrainte du pouvoir politique,

Ricardo (contrairement à Malthus) élimine la contrainte de l'état stationnaire défini comme équilibre « population-ressources »

Les deux auteurs recomposent la relation « Travail- Nature », pour donner un fondement à la *liberté*, conçue comme un progrès

Les différences analytiques, nonobstant une démarche similaire (on peut avoir présent à l'esprit le schéma proposé pour Hobbes plus haut), de Locke et Hobbes, sont essentielles quant à l'issue.

L'Etat de nature est celui de la Loi naturelle (ou « loi de nature », ou encore « loi fondamentale de la nature, désignation juridique du *droit naturel*). Il désigne en fait la réalité fondamentale de l'état de société. D'où l'on déduit qu'il existe une autre réalité de la société, superficielle, ou mieux *artificielle*.

L'état de nature lockien est à l'opposé de celui de Hobbes. C'est un état de paix, où le travail est la condition de la liberté, parce que l'individu est par essence *propriétaire* : de sa personne, donc de son travail et par conséquent des fruits de son travail¹⁴. Cet état n'est pas gouverné par les passions, mais par la raison, celle de l'homme véritable, travailleur par nature. Sur cet état pèse la menace de la *délinquance*, ou du *délinquant*, celui qui transgresse la Loi naturelle. La sauvegarde de celle-ci par une autorité supérieure est nécessaire pour perpétuer l'état de nature, c'est-à-dire « *la sauvegarde de l'humanité* (Philipson P.107). De cette thèse Locke déduit sa thèse du renversement légitime du pouvoir :

« ...Dès que le pouvoir législatif transgresse cette règle fondamentale de la société...le pouvoir fait retour au peuple.. » (Locke : « *Second Traité* », cité par Philipson P.107).

La seconde particularité de l'état de nature est de n'être pas unique. Locke distingue deux états de nature, désignés respectivement par Etat pré-monétaire et Etat post-monétaire.

Comme on peut le lire, ces deux états sont historiquement séparés par *l'invention de la monnaie*, et ceci dans l'évolution de l'humanité. Dans l'état pré-monétaire prévaut une « *logique primitive, féodale* », qui en fait un modèle de « *l'indolence-jouissance immédiate* » (Locke). Solidarité et appropriation ne sont alors pas conciliables. Tandis que dans l'état post-monétaire prévaut *la logique moderne*, celle du modèle « *travail productif-plaisir différé* » (Philipson). Il faut considérer ces deux états de nature comme la fin du naturalisme étroit. Selon Philipson, il est clair que :

« *Locke jette les bases de l'historicisme moderne, un historicisme rationaliste, qui défend l'idée que de l'état primitif à l'état moderne, il y a progrès, et que ce progrès est essentiellement un progrès de la raison* » (P.117). On le voit ci-après, d'une raison comptable.

Le rôle accordé par le « *Second Traité* », à la monnaie est considérable. C'est qu'elle « *permet à l'homme de créer un monde artificiel qui, tout en continuant de respecter la loi naturelle, en évite les conséquences néfastes* » (Philipson. P.123).

Tout d'abord parce qu'elle est une *convention* (et non un objet naturel), ou un *artifice permettant de s'affranchir de la nature*. Non seulement elle confère son sens au travail, mais elle justifie le *surtravail* (ou surplus). Etendre ce surplus, c'est minimiser la part de la nature, car celle-ci sans le travail « *ne vaudrait presque rien* ». Et si l'homme accepte le travail, c'est qu'il recherche son *plus grand bien*. Mû par la *raison calculatrice*, il accepte la peine qu'est le travail (Locke : « *Essai philosophique concernant l'entendement humain* »). En somme, « *Monnaie, travail, plaisirs et peines se comptent,*

¹⁴ Locke continue d'admettre l'omnipotence de Dieu sur la création du monde, mais le pouvoir créatif de l'homme n'appartient pas véritablement à Dieu.

se mesurent » (P.124), et donc « Locke jette ainsi les bases de l'arithmétique morale qui sera chère à Bentham » (et à la tradition utilitariste) (P.118).

Le rôle de la monnaie est aussi d'instituer le marché. L'absence de limite à l'appropriation, génère la possibilité au moyen de la monnaie de s'approprier les produits de la terre, et donc celle du travail qui y est appliqué. Ce qui peut se concrétiser par *le don* ou *le travail salarié*.

L'état de nature (post monétaire) étant donné, l'homme peut-il accéder à l'histoire, c'est-à-dire instituer *la société rationnelle* ? La réponse de Locke (« *Essai philosophique* ») est affirmative, et réside dans le recule de *l'ignorance*, que *la coutume* et *l'éducation* peuvent réaliser. Toutefois ceci implique l'institution de l'Etat *éducateur* et *répressif*.

Ce qui est possible doit être effectif. Pour cela, Locke, dont Philipson nous rappelle l'engagement politique certain lors de la révolution orangiste¹⁵, donne des recommandations politiques sur deux sujets brûlants : *les enclosures* (problème rattaché à celui de l'étendue de la propriété), et la *pauvreté*. Les deux problèmes étant liés. On ne s'étonne pas que Locke défende les enclosures toujours au nom du principe de non-limite au droit de propriété. Ce principe est justifié par le fait qu'« *il est légitime que les plus industriels soient propriétaires... (et)...que les non propriétaires travaillent pour les premiers* ». Homme de progrès il légitime donc la pauvreté générée par l'expropriation des terres¹⁶. Mais les intentions réelles de Locke demeurent celle du triomphe de la société supérieure, la *société industrielle*. Aussi défend t'il théoriquement *la formation d'une classe ouvrière salariée*, en justifiant l'arsenal juridique répressif de son époque : critique de l'aide gratuite, du relâchement des mœurs, travail forcé dans les « *workhouses* », lutte contre le vagabondage...¹⁷. La seule justification que l'on puisse trouver chez Locke est *la délinquance* (présentée ci-dessus), justification rationnelle et naturaliste (si l'on s'en tient au « *Second Traité* »), ou aucune si on s'ouvre à l'« *Essai Philosophique* » (Pourquoi les industriels devraient ils contraindre les hommes à vouloir leur bien, reste ici un mystère, dit Philipson).

C'est pourquoi l'auteur nous mène vers une étude approfondie de l'épistémologie de Locke. Peut être là, trouverons nous « *le fondement de la légitimité du pouvoir coercitif que les propriétaires industriels doivent exercer* » (P.137).

Il est banal de constater que Locke s'inscrit dans la tradition de *l'empirisme philosophique*. Il l'est moins d'asseoir l'épistémologie de Locke sur un double empirisme. Ce que fait Philipson qui distingue *l'empirisme médical de Locke*, de son *empirisme philosophique*. C'est que Locke a étudié la médecine à Oxford de 1653 à 1666 (presque 15 années !), où il a connu Sydenham¹⁸. La pratique médicale phénoménologique, de ce dernier suffisait pour le convaincre de ramener *la loi de nature à Dieu*, puisque « *.. la maladie était, comme la santé, inscrite dans l'ordre naturel...* ». Aussi la conduite qu'il en retient est-elle résumée par Philipson : « *Au médecin du corps, il appartiendra de trouver les substances naturelles capables de restaurer l'ordre supérieur que constitue la santé. Au médecin de*

¹⁵ D'après Philipson : « *Explicitement, Il entend que la publication du Second Traite du Gouvernement Civil serve les intérêts de la révolution..* ». (P.126).

¹⁶ H. Philipson étudie de manière approfondie ce processus depuis le XVI^e (avec Thomas More) jusqu'au XVIII^e. Cf. P.127 à 135.

¹⁷ On sait que Marx ramassera cette longue période depuis la fin du XVII^e sous l'expression devenue célèbre dans « *Le Capital* » : « *propriété, travail et Bentham* ».

¹⁸ Thomas Sydenham (1624-1689) auquel a été attribué le titre d'« *Hippocrate anglais* » est considéré comme le père de la médecine anglaise. Il découvre plusieurs maladies. Ses écrits médicaux seront la référence des deux siècles suivants.

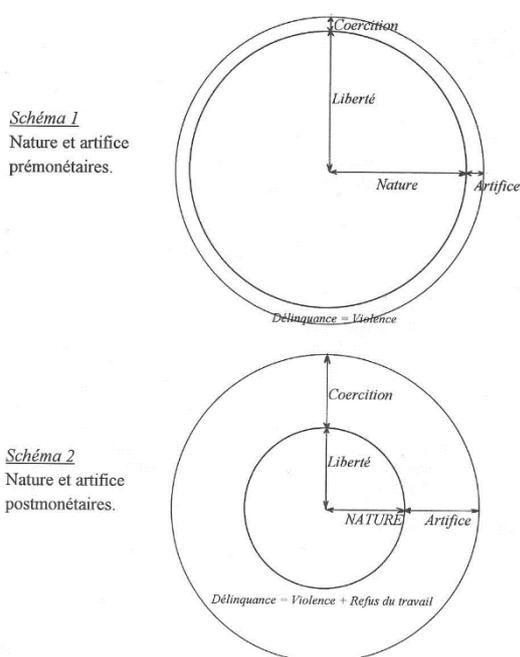
la société il appartiendra de traiter la délinquance que constitue le refus du travail » (P.142). D'où la hiérarchie des ordres : second état de nature > premier état de nature, puisque santé > maladie.

Ce naturalisme de Locke contient en germe des paradoxes, qui deviennent problématique dans l'empirisme philosophique. Déjà l'empirisme médical enseigne que le projet divin étant inconnaissable n'autorise pas l'expression par l'homme d'une loi de nature (considéré comme "plus claire" que la loi positive), laquelle pourtant est nécessaire pour prouver la supériorité de la société industrielle.

L'empirisme philosophique proprement dit est celui de la naissance *d'idées simples* partant des qualités sensibles, premières et réelles des objets, sur la base de l'*expérience*. L'homme dispose d'une *puissance* (réflexion et action), alliée à celle des objets, lui permettant d'agir rationnellement. Dans l'édifice de Locke, La loi naturelle est donc assimilée à ces *Idées*. Elle prend la forme de la *loi morale, celle de la distinction entre le Bien et le Mal*. Toutefois, l'homme ne pouvant accéder à l'absolu¹⁹, la question reste de savoir si néanmoins, il peut ou non accéder au bonheur. Il lui suffit selon Locke de mettre en œuvre sa puissance pour distinguer parmi les phénomènes, ceux du plaisir et de la peine. Alors il pourra décider de la moralité de ses actions. On dispose ainsi de la démonstration recherchée, celle de la supériorité du second état de nature sur le premier. Simplement parce qu'il assume la loi divine, conçue comme loi morale, elle-même définie par un critère unique, celui du plaisir individuel.

Dans une longue conclusion (P. 151 à 157) sur Locke, Philipson discute la thèse principale selon laquelle le *second état de nature (post monétaire)* permet de fonder la supériorité de la société industrielle.

A cette fin il recourt au schéma comparatif ci-dessous (P.151) :



Les définitions et explications données jusqu'ici permettent de comprendre facilement la structure d'ensemble des deux schéma : l'un pré-monétaire (schéma1), l'autre post-monétaire (sschéma2). Leur construction sous la forme de deux cercles concentriques signifie que dans chacun sont représentées l'état de nature (cercle intérieur) et l'état artificiel (cercle extérieur). Le type de délinquance n'est pas le même ainsi qu'on peut le lire en italique. Dans le schéma, le délinquant est diversement défini comme celui qui : « commet des erreurs de jugement », et/ou « refuse le travail salarié », et/ou « vit selon d'autres règles que celles de la raison.

La discussion porte sur *la sphère de la liberté*. Bien des auteurs ont cherché à la catégoriser soit comme *naturelle*, soit comme *artificielle*. La réponse de Philipson est nuancée, du fait que Locke (voir plus haut) met en œuvre deux types de logique : l'une *naturaliste*, l'autre *historiciste*. La réponse à la

¹⁹ L'essence du bien et du mal est cachée pour l'homme. Locke reconnaît qu'il s'agit d'Idées toutes relatives, et admet le scepticisme. Toutefois, tandis que Hobbes cédait à ce scepticisme, Locke le transcende.

question doit donc être rapportée à chacune de ces logiques, en examinant pour chacune la place et la fonction du *travail*. Ce qui donne la partition ci-dessous (schématisée par nous : RF) :

question	dans la logique <i>naturaliste</i>	dans la logique <i>historiciste</i>
la place du travail	Il est le fondement de la théorie de la <i>propriété</i> et se confond avec l' <i>individu lui-même</i>	Il est cause de la supériorité du seconde état de nature sur le premier et traduit donc la supériorité du modèle " <i>travail productif-consommation différée</i> ", sur le modèle " <i>oisiveté-jouissance immédiate</i> " <i>il est résultat de la peine et mise en œuvre de la raison</i>
la place de la liberté	est celle de la sphère naturelle	est celle de la sphère artificielle
Mais ces deux conclusions doivent être conciliées parce que toutes deux présentes chez Locke.		

Si l'institution de la liberté est conforme à l'intérêt général, ce dernier n'est cependant fondé que sur le seul intérêt privé. De même le rôle de l'Etat (ou de la dimension politique de la société) n'est il que purement *technique* (« *en permettant à l'individu de faire valoir sa nature spécifiquement humaine contre sa nature animale* », P.203).

Enfin, la conclusion de ce chapitre introduit à Ricardo. En effet, Locke donne finalement une preuve contestable de sa notion d'ordre. La réalisation (ou non) de cette ordre doit se lire selon lui dans le *niveau de vie (mesuré par le salaire) du travailleur le plus défavorisé*. Ce qui est cohérent avec la logique utilitariste. Mais Locke n'envisage pas le cas où la rente croîtrait sans que croisse simultanément *ce salaire*. Dans ce cas, dit Philipson, c'est toute la structure de l'édifice lockien qui s'effondre. C'est précisément là, le point de départ de l'édifice ricardien, fondé sur une autre conception de la nature, mais que nous connaissons, celle de Maltus.

Avec Locke, l'économie s'est bien émancipée du pouvoir politique, et Locke peut justement être qualifié de « père du libéralisme », mais pour mieux s'enfermer dans une double conception empirique de l'état de nature, faute d'une *raison pratique*.

Comme tous les économistes de son époque, Ricardo considère l'œuvre de Malthus avec déférence. Dans les « *Principes de l'Economie politique et de l'impôt* », il fait part de son « *admiration pour l'Essai sur la population de M. Malthus* ». S'il reconnaît le jeu des lois naturelles (en particulier la loi des rendements décroissants, et celle des débouchés préalables), il entend cependant démontrer contrairement à Malthus qu'elles peuvent et doivent mener au « *plus grand bonheur possible pour le plus grand nombre* », et non « *à la misère du plus grand nombre* ». Malthus s'en était tenu à un cadre naturel, *biophysique, autorégulé*. Ricardo élève sur ce premier niveau, un second, pseudo naturel, et économique, où s'exprime la *puissance créatrice de l'individu*.

Niveau qui l'autorise à théoriser ce que Polanyi appelle *la marchandisation du travail, de la terre et de la monnaie*, dont le principe fondamental est celui du *marché autorégulateur*.

Ricardo oppose donc à la *marche naturelle* malthusienne, ce que Philipson appelle une *marche artificielle*. Concrètement il s'agit pour lui d'expliquer le passage de la société naturelle-agricole à la société artificielle manufacturière. Tout se passe comme si Ricardo doublait Malthus en dirigeant lui-même le passage de Locke entre les deux états de nature.

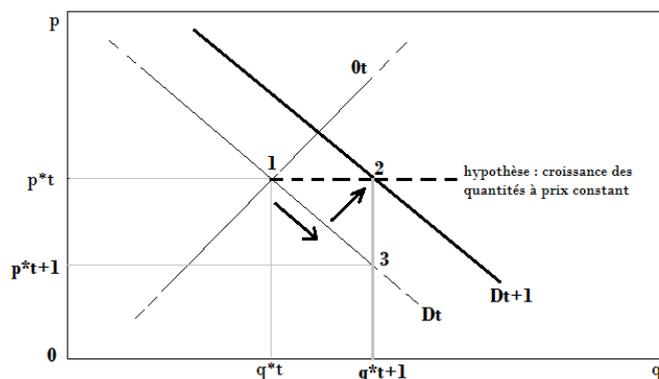
Pour cela il invoque comme Locke, *la plasticité humaine*. Il suffit de modifier les *goûts et habitudes*, pour désencombrer les secteurs producteurs de *necessaries* (biens agricoles de nécessité), et donc

générer une demande illimitée pour la production manufacturière, celle des *luxuries et conveniences* (biens manufacturés, et biens de luxe). Il s'agit d'un point de vue subjectif. Mais il est conforté par une critique théorique des deux principes malthusiens : le premier, celui de *l'impossibilité d'une surproduction agricole*, le second est le *principe de population*.

La première critique est susceptible d'une présentation, que nous proposons, sous la forme du diagramme de l'équilibre entre l'offre et la demande de subsistances.

Soit O et D , respectivement offre et demande de biens de subsistance. L'offre est celle des tenanciers, tenus après la vente sur le marché de s'acquitter de la rente « r » perçue par les propriétaires fonciers. Soit p les prix, et q les quantités échangées, ou p^* et q^* à l'équilibre. Soit deux périodes de temps : t , et $t+1$. Entre t et $t+1$ est supposée une croissance par les tenanciers de leur production de subsistance.

Ricardo : l'agriculture ne crée pas ses propres débouchés



Les 3 équilibres du raisonnement sont notés successivement 1,2 et 3.

L'équilibre 1 entre l'offre (O_t) et la demande (D_t) et ou $E(p^*_t, q^*_t)$ est l'équilibre initial. En vendant au prix p^*_t , les tenanciers sont assurés de payer la rente (r^*_t , non figurée ici).

Soit l'hypothèse d'une croissance de l'offre de subsistance. Elle peut donner lieu à deux nouveaux équilibres : l'équilibre 2 ou de Malthus, et l'équilibre 3 ou de Ricardo.

L'équilibre 2 entre O_t et la nouvelle demande D_{t+1} (ou $E(p^*_t, q^*_{t+1})$) est réalisé en supposant une stabilité du prix d'équilibre (encore appelé *prix naturel*). Il est celui de Malthus en vertu de son hypothèse selon laquelle la croissance de la population (donc de la demande) précède celle des subsistances. Les tenanciers répondent par la hausse des quantités assurés de pouvoir payer leur rente.

L'équilibre 3 est la contestation de Ricardo. Les tenanciers ne sont nullement prêts à offrir au prix naturel (p^*_t) des quantités accrues. Leur coût s'accroissant, la recette totale serait insuffisante pour payer la rente. Il revient au même de considérer que la hausse supposée de la demande se traduirait par une baisse du prix sous le prix naturel, faisant passer l'équilibre 1, à l'équilibre 3 ($E(p^*_{t+1}, q^*_{t+1})$) avec $p^*_{t+1} < p^*_t$.

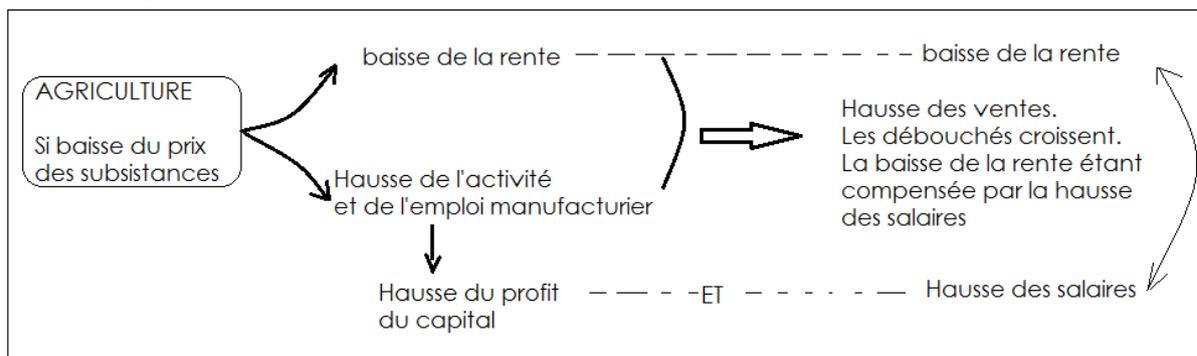
Pour Malthus, l'accroissement est toujours absorbé par la demande, tandis que pour Ricardo il ne qu'à coup d'hypothèse inacceptables.

La seconde critique gît dans la première. Le principe de population suppose et permet ces hypothèses. Il repose sur des comportements de travail et de consommation inappropriés au cadre de la production « moderne ». La différence entre Malthus et Ricardo réside dans la définition de ces comportements nécessairement naturels. Ricardo à l'inverse de Malthus suppose une *innéité des*

besoins de consommer de manière infinie, car les hommes éprouvent une préférence pour les conveniences et luxuries²⁰.

Reste à Ricardo à montrer que les moyens d'y répondre existent. Ce qu'il réalise en défendant l'extension du monde des marchandises, aux trois marchandises fondamentale (celle étudiées par K. Polanyi) : le travail, la terre (et le grain) et la monnaie. C'est possible en renonçant aux politiques actuelles, celle des *corn laws* (lois protectionnistes sur les blés), et des *poor laws* (assistance aux pauvres). Renoncer à ces politiques est le moyen, grâce au libre échange, et à la mise au travail, qui en résultent, pour baisser les prix.

Malthus a donc malencontreusement limité les échanges économiques aux produits d'un seul secteur, l'agriculture. Ricardo en considérant un modèle bi-sectoriel, peut mettre en évidence la relation progressiste occultée par Malthus, telle que décrite ci-dessous :



Tout au long de ce raisonnement Ricardo adopte l'hypothèse permissive, celle des rendements **croissants** dans la manufacture (il est toujours possible d'accroître et d'écouler la production).

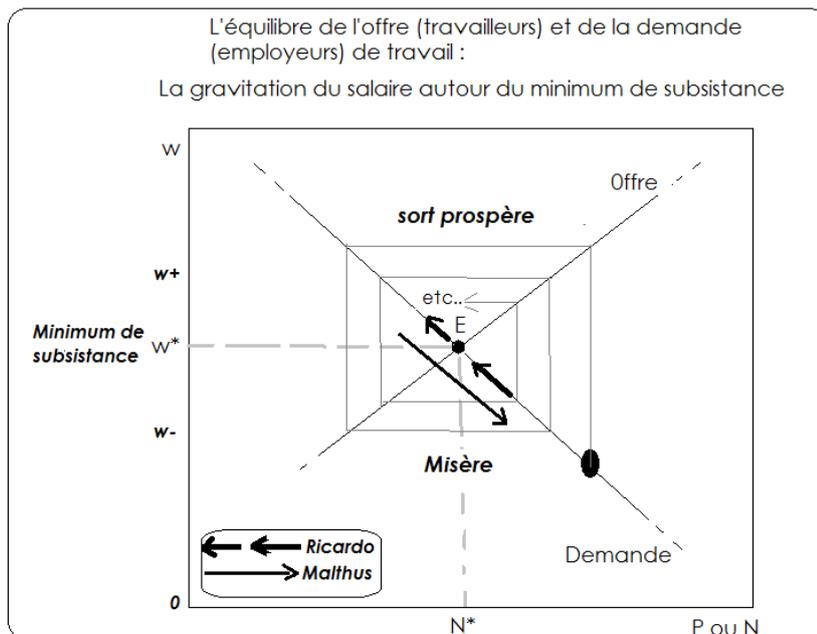
On aboutit ainsi à un renversement complet de la perspective, lequel se résume ainsi :

Secteur	MALTHUS	RICARDO
agriculture	débouchés illimités	débouchés limités par la taille de la population
manufacture	débouchés limités aux classes aisées	débouchés illimités car besoins inassouvissables

Le principe de population est dès lors battu en brèches. Ricardo démontre que pour extrapoler, la comparaison malthusienne des deux taux de croissance (Population et Subsistance) est fallacieuse. C'est le taux de croissance du capital agricole qui doit être comparé à la taille de la population, car il détermine le niveau de son emploi, ainsi que celui du salaire.

Et, pour convaincre de manière décisive que Malthus émet une proposition fautive, selon laquelle : ΔP (population) \rightarrow ΔM (misère), Ricardo élabore une théorie des salaires (chapitre V des « Principes ») qui conduit à « l'exacte contraposée » (Philipson. P175). Selon Ricardo, *la croissance de la population peut être enrayée par l'enrichissement des plus pauvres*. Le graphique ci-dessous (de nous : RF) éclaire cette opposition entre les deux propositions :

²⁰ « rubans, dentelles, velours, tabac, sucre, raisins, domestiques, serviteurs, maisons, ameublement, habits, chevaux et voitures..... » (P.180)



P = population

N = Emploi

W = salaire
hebdomadaire

E = équilibre pour
(w* et N*)

Comme on peut le lire dans le graphique, et ainsi que la présente Philipson, la théorie ricardienne du salaire, est une théorie de la gravitation du salaire autour du minimum de subsistance. Pour un état donné de la demande d'emploi, le salaire peut être égal, supérieur ou inférieur au minimum de subsistance (w^*). Dans l'hypothèse d'un excès de l'offre (ou de la population) sur la demande, le salaire est inférieur (w^-) au minimum de subsistance (w^*). C'est le cas par exemple, au point en noir le long de la demande. Quelle que soit son ampleur cette situation d'excès est pour Ricardo celle de la « misère » ($w^- < w^*$). Par un mécanisme de gravitation, décrit par la toile d'araignée, du à une baisse de la population ou des offreurs d'emploi, le salaire peut exceptionnellement et momentanément être supérieur au minimum de subsistance (w^+). Cette situation met selon Ricardo les offreurs dans un *sort prospère* ($w^+ > w^*$). Toutefois les forces du marché poussent la gravitation jusqu'à l'équilibre figuré par le point (E, w^* , N^*). De cette exposé succinct de la théorie ricardienne du salaire, il est possible de constater que la proposition ricardienne est l'exacte contraposée de celle de Malthus. Chaque proposition est figurée par une flèche d'un type différent dans le graphique.

La lecture de Malthus (flèche entière) se résume par ΔP (population) \rightarrow ΔM (misère) : on lit en effet que partant d'un sort prospère, correspondant en abscisse à une taille réduite de P, la population en s'accroissant verse vers la misère.

La lecture de Ricardo (double flèche) se résume par : Non misère \rightarrow non croissance de la population : on lit qu'en accroissant le salaire vers ou au-delà du minimum de subsistance, le processus de croissance de P (en abscisse) est enrayé. Or, d'après Ricardo, la croissance des salaires est possible (voir le schéma plus haut), à condition d'accepter la *compensation de la hausse des salaires par celle de la baisse de la rente*.

Par cette voie, Philipson nous convainc de l'irréductibilité (qui ira croissante) des deux points de vue. D'une part chaque proposition contient sa propre conception de la nature : celle-ci est déterminante pour Malthus, tandis qu'elle est déterminée pour Ricardo. D'autre part, l'on voit poindre au travers de la *compensation* décrite ci-dessus deux regards différents sur le rôle des propriétaires fonciers. Ils semblent constituer un obstacle à l'exercice de la *raison* selon la lecture ricardienne. Ce que Ricardo démontre en rompant avec la définition de l'*Economie* adoptée par Malthus.

« Malthus et Ricardo, écrit Philipson, ne peuvent jamais accorder leurs conceptions de la valeur » (P.181), c'est-à-dire de l'objet de la science économique.

Pour Malthus, l'Economie est science de la RICHESSE, entendue comme masse de valeurs d'usage. Elle raisonne sur des grandeurs absolues, selon une *logique arithmétique*.

Pour Ricardo, l'Economie est science de la VALEUR, *entendue comme valeur d'échange*. Elle raisonne sur des grandeurs relatives (rapports et taux), selon une *logique algébrique*.

Par conséquent, la mesure de la valeur oppose les deux auteurs : C'est la quantité de travail qu'une marchandise peut acheter pour Malthus, tandis que c'est le temps de travail requis pour produire la marchandise elle-même pour Ricardo.

Philipson éclaire cette opposition au moyen de l'exemple P.181. Toutes les données du tableau sont arbitraires afin d'illustrer l'opposition.

Soit 2 périodes, t1 et t2 et les variations des 4 grandeurs (en shillings) : salaire moyen, prix du blé, prix du bien A, prix du bien B.

périodes	salaire	prix du blé	prix de "A"	"prix de B"
t1	40	40	20	40
t2	80	80	20	60

Que se passe t'il si le salaire double de t1 à t2 ?

Pour Malthus : le boisseau de blé, conçu comme « valeur d'usage étalon » (de nous : RF) ne varie pas (1 boisseau reste un boisseau, et achète la même quantité de travail).

La marchandise A : achetait ($20/40=0,5$) unités de travail, et n'achète plus que ($20/80=0,25$) unités de travail. Sa valeur diminue.

La marchandise B : achetait ($40/40=1$) unité de travail, et n'achète plus que ($60/80=0,75$) unité de travail. Sa valeur diminue. Ce qui est paradoxal puisqu'elle incorpore plus de travail qu'auparavant (de 40 à 60).

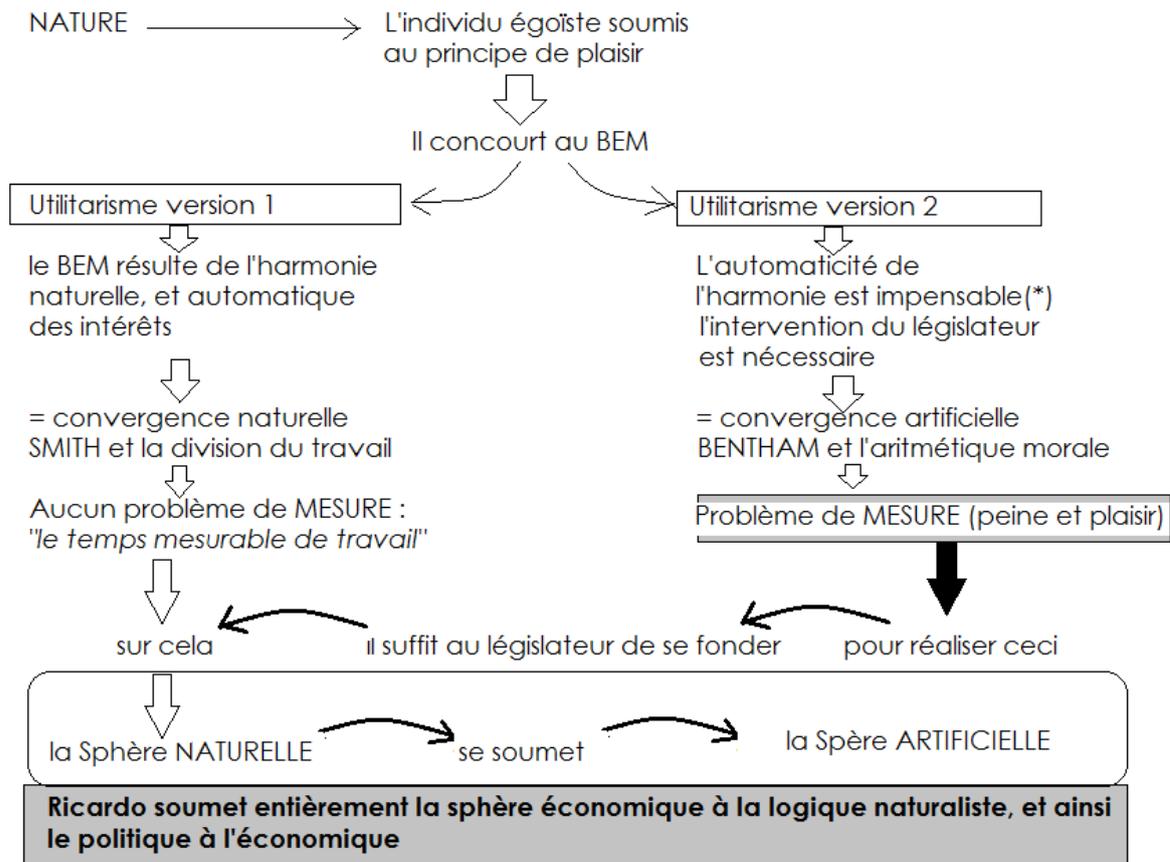
Ainsi donc, ce n'est que *vu du propriétaire foncier*, que ce point de vue paraît compréhensible. Propriétaire du blé, par l'échange avec les autres marchandises (A et B), « *il jouit non des largesses de la nature, mais du travail des autres* ». En changeant de point de vue, pour adopter celui des capitalistes manufacturiers, Ricardo conclut au rôle *parasitaire du propriétaire foncier*. Car, la hausse du salaire (t1 à t2) n'est que le reflet de la baisse du taux de profit.

Dans ces conditions, celles d'un conflit dans la répartition du produit global, la réalisation du bien être général (ou intérêt général) maximal²¹ devient la question prioritaire. Ricardo démontre que *le libéralisme* est la forme idéale pour atteindre cet objectif. Il pense y parvenir en recherchant *un fondement naturaliste, c'est-à-dire en démontrant le fondement de la liberté*.

L'objectif utilitariste ricardien (vers lequel il a été poussé par James Mill) du « *plus grand bonheur possible pour le plus grand nombre* » est le résultat du *naturalisme ricardien*, selon lequel *l'autorégulation* est la caractéristique de la sphère économique. En réalité, c'est par la ruine des propriétaires fonciers, au moyen des politiques libérales, que la profession de foi devient pratique effective. La justification de ces politiques par Ricardo est essentiellement basée sur *la théorie de la valeur travail*, théorie qui le mène à la recherche du *fondement de la valeur*.

On peut parler d'une solution ricardienne aux impasses de l'utilitarisme grâce à la théorie de la valeur travail. Ce que montre le schéma ci-dessous (pour résumer l'argumentation de Philipson) :

²¹ Ce qui sera dénommé plus tard « optimum »



La conclusion du schéma exprime, selon l'expression de Philipson, « l'utilitarisme radical » de Ricardo.

Cette radicalité résulte, d'une part, de l'exclusive création de la Valeur par le *travail*, et d'autre part de la légitimité naturelle du *libre échange*. Ces deux causes combinées justifient la conséquence du libre échange, c'est-à-dire : *libre échange* → *baisse du prix du blé* → *baisse de la rente*. Elles justifient également l'intérêt supérieur assigné au législateur : « Au législateur il appartient...de...s'attacher aux profits du capital... ».

Plus radicale encore est la tentative de Ricardo de dépasser cette justification par la nature psychologique de l'homme. Il veut, et ceci de manière obsessionnelle, démontrer le lien objectif entre le travail et la nature. C'est-à-dire *une mesure invariable des valeurs*. Philipson nous expose son long cheminement dans cette quête à partir de l'été 1823, quête qui le mènera de doutes en désillusions, jusqu'à la satisfaction mitigée. Ses interlocuteurs (Correspondance) furent notamment Malthus, Mac Culloch, Trower.

Ricardo part d'une définition imagée et pour lui naturelle de cet étalon²² : celle d'une étoffe mesurée à deux moments du temps (t à t_1 , t_1 à t_2), et dont la longueur a varié, soit :

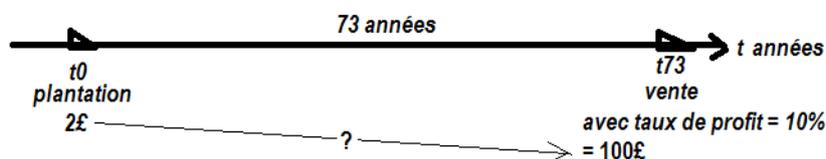


²² Le texte de référence étant celui de Ricardo : « Valeur absolue, valeur d'échange » - 1823 – Texte retrouvé dans les papiers de James Mill, et publié par Sraffa.

Et conclut que *la propriété réelle de l'étoffe a augmenté EN VALEUR ABSOLUE*. Cette certitude provient de sa mesure à l'aide d'un ETALON INVARIABLE, LA REGLE. On peut qualifier cette mesure de *naturaliste* et *réaliste*. « Tout est joué » dès que la règle est donnée.

Il croit pouvoir extrapoler cette « parfaite mesure de la valeur absolue » au travail. Pour cela il fait jouer le rôle de la REGLE *au travail incorporé lors de la production de la marchandise*, supposant alors qu'existent nécessairement, d'une part cette *valeur absolue*, et d'autre part *la valeur d'échange*, basée sur cette valeur absolue. « Tout est joué » dès que le travail a été incorporé.

Enoncé qu'il répète à Malthus son contradicteur expéditeur de cet exemple, celui de l'arbre, résumé comme suit :



Ricardo maintient dans cet exemple que la valeur de 2£ n'a pas varié, ou que l'arbre ne contient pas plus de 2£ivres de travail, ceci « *du règne d'Auguste à celui de Georges V* ».

Il y a pourtant problème, puisque si le taux de profit du capital (réduit ici au seul salaire) passe à 5%, alors la valeur d'échange devient égal à 35£.

Ceci fera renoncer Mac Culloch : « *Je crois que cette question...est totalement insoluble..* » (cité par Philipson P.198), entraînant la déception de Ricardo. Ce dernier, qui avait exclu que la *dépense humaine et physique de travail pouvait être rangée parmi les autres forces naturelles*, s'en remet finalement à une idée proche : l'étalon travail est la dépense moyenne de force humaine, invariable quelle que soit l'époque (la force de 1000 hommes = 1000 hommes, et inversement). Ce qui ne résout en rien le paradoxe de l'arbre, mais Ricardo pense avoir répondu au mieux au problème.

Pourtant Trower lui avait ouvert la voie de la solution, celle que Marx suivra à la suite de Ricardo. Suggérant à Ricardo de partir de la valeur d'échange, il définit celle-ci par le coût des nécessités (ou quantités de subsistances) pour produire cette marchandise. Apparaît alors le paradoxe de Trower : « *le travail est le coût des nécessités, et les nécessités sont le coût du travail. Là gît la difficulté. Comment allez vous choisir* ». La voie ouverte qu'il suggère est alors : considérer les nécessités comme naturelles (ou fixées par la nature), et indispensables à l'existence du travail²³.

Dans la(relativement longue) conclusion à cette seconde partie, Philipson réalise en bilan croisé et comparatif « *Hobbes-Locke-Malthus-Ricardo* ». On retiendra, outre la différence essentielle entre Ricardo et Malthus (la définition de la valeur dans une économie à un ou deux secteurs), l'écart entre les conceptions de Locke et Ricardo, sur lequel l'auteur insiste.

La nature ricardienne est immanente à l'économie, tandis qu'elle demeure transcendante chez Locke. Mais les deux auteurs rencontrent les mêmes contradictions, du fait de *la soumission de la raison pratique à la raison instrumentale*. Chez Ricardo, ceci prend la double forme de l'efficacité du marché autorégulateur s'il est « *à l'abri des incursions du pouvoir politique* », et de la nécessité du pouvoir politique pour réaliser l'idéal du marché autorégulateur.

Partie III : Wittgenstein-Sraffa – L'économie fragmentée

L'auteur nous sensibilise immédiatement dès l'introduction à « *l'originalité épistémologique de l'œuvre de Sraffa* » (P.210). Voilà qui suffit pour le suivre dans l'extraction de cette œuvre du cocon d'économicité dans laquelle on a l'habitude de l'enfermer (lorsqu'on daigne la retenir²⁴), et pour

²³ Ce que Marx entreprendra en faisant du travail, une simple mise en œuvre de la force de travail, dont la valeur d'échange est celle des nécessités pour faire vivre le travailleur, et lui permettre de travailler. Ce que ne pouvait faire Ricardo, qui aurait dû admettre que la force de travail est donc une marchandise.

²⁴ Ce que nous avons fait dans le cours : Troisième partie – chapitre 11 – « *Le néo-ricardianisme de Piero Sraffa* ». On voudra bien se reporter à ce chapitre pour les aspects théoriques et purement économiques de cette œuvre mis en

comprendre le rapprochement qu'il démontre, avec l'œuvre du plus grand épistémologue du XX^e siècle, l'élève de Bertand Russell, Ludwig Wittgenstein (1889-1951)²⁵.

Pour cela il avance l'impertinent article rédigé par Sraffa en 1925 : « *Sur les relations entre coûts et quantités produites* ». Sraffa enseigne l'impossibilité par les théories existantes de classer les industries selon *les rendements* (ou *les coûts*). La cause est fondamentale : *la définition des rendements*. Cette impertinence épistémologique caractérisera toute son œuvre de 1925 à 1962.

Mieux est l'amitié et la collaboration scientifique avec Wittgenstein. Ce dernier est complètement revenu entre 1918 et 1929, sur son œuvre fondamentale « *Tractatus logico philosophicus* », pour écrire sa correction intitulée « *Investigations philosophiques* », après discussion avec Sraffa à Cambridge où ils travaillaient tous deux. Ce qui témoigne aussi de l'atmosphère d'échanges scientifiques régnant à Cambridge, où ils côtoyaient Keynes, et les plus grands mathématiciens de ce temps : Ramsay, Besicovitch et Watson²⁶... De ce point de vue l'ouvrage de H.Philipson, par sa problématique, constitue une *innovation*, puisque n'avait jamais (à notre connaissance) été clairement étudiée le lien qui unit les deux savants, et que Wittgenstein énonce explicitement dans sa préface aux « *Investigations philosophique* » :

« *J'ai pris conscience de (mes) erreurs..grâce aux critiques de mes idées par Frank Ramsey...et plus encore, j'ai une dette envers....un enseignant de cette université, Mr P. Sraffa...Je lui suis redevable...des idées les plus importantes de ce livre...* » (Préface – P.viii)

La question initiale de Philipson est donc Existe t'il un rapport entre « *sur les relations...* » et « *Investigations philosophiques* » ? Si oui, alors ils bouleversent réciproquement l'épistémologie de l'Economie et celle du Langage. Ce bouleversement est un « *éclatement* », celui de la relation « *travail-nature* » nouée par Locke-Ricardo. **Il n'existe pas chez Sraffa-Wittgenstein, de fondement aux règles qui régissent les pratiques sociales hors de ces pratiques, dans la nature par exemple.** La nature est dissoute. Mais c'est pour mieux penser la dimension pratique de la réalité sociale.

Le même objet n'a plus le même être. Le bouleversement est ontologique, s'accompagnant d'une révolution épistémologique. Cette révolution est annoncé dans le « *Tractatus..* » contre le *réalisme naturaliste* moderne. Wittgenstein l'énonce simplement par : Chez les anciens : l'assertion était : Nature = Dieu = Destin et chez les modernes : Nature = Dieu = Destin. Mais chez les Anciens, l'assertion est un *termini transcendentes* (point d'arrêt où *tout ce qui peut être dit être, est*), tandis que chez les modernes elle devient cause explicative première et finale, et se suffit à elle-même. Toutefois, Wittgenstein n'exclut pas dans le « *Tractatus* » le caractère *transcendental* de la logique, tout comme Hobbes. Ce que Sraffa révèle à Wittgenstein ce sont « *les errements naturalistes* » de son œuvre, laquelle examine le statut du langage dans son rapport à la logique (et donc aux mathématiques). Sraffa ayant lui-même (« *sur les relations...* ») remis en cause « *l'utilisation métalinguistique que les économistes font des mathématiques* ». Dans les « *investigations* », Wittgenstein revoit en conséquence sa critique du langage.

L'exposé qui suit est celui des influences réciproques, dans les deux sens : I) Sraffa-Wittgenstein ; II) Wittgenstein-Sraffa. Dans ces deux sous parties est explicité *l'éclatement de l'objet* : dans I) du

avant par Philipson. Parmi ces aspects la construction et l'explication du système étalon. Comme il le mentionne, Henri Philipson adopte la présentation proposée par Franck Vandeveld. Nous avons quant à nous usé des deux sources.

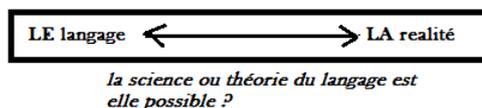
²⁵ Lord Russell (1872-1970), logicien, mathématicien et philosophe anglais, fondateur de l'« *atomisme logique* », écrit de lui : « *Peut être le plus bel exemple de génie que j'ai jamais vu...* »

²⁶ Frank Ramsey (1903-1930) : philosophe, mathématicien et économiste anglais. Abram Samoïlovitch Besicovitch (1891-1970), mathématicien juif russe exerçant à Cambridge. Georges Neville Watson (1886-1965), anglais, mathématicien diplômé de Cambridge, exerce ses fonctions à l'Université de Birmingham (Watson a aussi collaboré avec son collègue Edmund Taylor Whittaker (1873-1956)). P. Sraffa reconnaît l'aide reçue de ces trois auteurs.

fait de la « *multiplicité des pratiques sociales* » ; dans II) du fait du langage, comme *illusion linguistique*.

I) Sraffa-Wittgenstein..

Ce chapitre explique l'histoire du « *retournement* » épistémologique (de nous ; RF) de Wittgenstein, qui d'un point de vue *métaphysique* sur le langage, passe à un point de vue *pratique* incité par Sraffa. Le point de vue métaphysique, celui du Tractatus, est :



Le point de vue *pratique* de Sraffa est celui de « *Sur les relations...* » où il remet en cause la *Loi des rendements décroissants* (ou LRD), pour des raisons pratiques.

La LRD, telle qu'elle est présentée dans le cadre de la théorie néo-classique agit comme une *loi physique* ou *naturelle*²⁷. Sraffa démontre d'abord qu'elle est une Loi Economique, c'est-à-dire le fait d'agents producteurs mus par un comportement d'optimisation dans un environnement pratique déterminé. Si telle est le cas, la réalité n'est pas celle, unique, décrite par la loi, mais plutôt celle de la multiplicité des points de vue sur l'optimisation, et donc la multiplicité des définitions des rendements eux-mêmes, ou des industries qui s'y soumettent.

Multiplicité des points de vue puisque des *rendements croissants* sont exprimés d'un côté, par la baisse de la productivité marginale, qui est un point de vue Macroéconomique (ayant trait à la théorie de la répartition), et par la baisse des coûts, qui est un point de vue Microéconomique (ayant trait à la formation des prix).

Les stratégies d'optimisation normalement toutes offertes à chaque producteur, ne le sont pas en réalité :

Stratégie d'optimisation	Industrie individuelle	
	Nature des rendements	
Modifier (K/L)	Croissants	Décroissants
	Impossible	possible
Modifier la dimension de la fonction Q	possible	impossible

Signification des variables : voir notre note ci-dessus.

Multiplicité qui entraîne l'autre, celle des définitions, et qui déplace l'exigence vers celles-ci, ainsi que le résume Philipson : « *...l'industrie ne peut être considérée comme un objet posé d'abord là, préalablement à toute action humaine et donc appréhendable par une seule définition abstraite..* » (P. 223). Autrement dit l'objet « Industrie » n'est pas un objet *métaphysique*, mais *pratique*, et doit donc être étudié *de l'intérieur*.

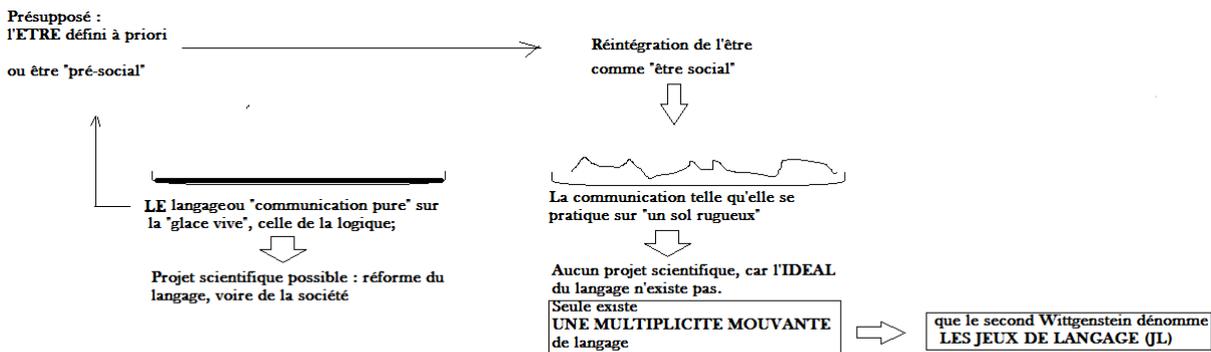
²⁷ Voir notre chapitre 11 de ce cours. La cible de Sraffa est l'analyse néo classique de la productivité d'un facteur en courte période, partant de la fonction de production à deux facteurs (capital, K ; et travail, L), les quantités produites (Q) s'écrivant alors : $Q = f(K,L)$. Cette fonction pouvant prendre plusieurs formes mathématiques, dont celle de Cobb-Douglas, ou celle dite CES, lesquelles permettent d'introduire un paramètre de dimension (par exemple $Q = a.K^\alpha L^{1-\alpha}$). Les coûts sont ceux de ces facteurs (*profit ou intérêt, et salaire*). La variation des coûts est liée à celle des rendements des facteurs, et son sens est dit inverse à celui des rendements des facteurs. Ce qui permet de délimiter des zones de coûts (ou inversement de rendements). La conclusion traditionnelle est celle de 3 Zones, dites : Coûts croissants (rendements décroissants), constants, ou décroissants (rendements croissants). A une industrie donnée est supposée appartenir un type de fonction et un type de rendements. Telle serait la loi naturelle qui caractériserait par exemple *l'agriculture, ou l'usine*.

C'est précisément ce type de déplacement que va subir l'œuvre de Wittgenstein consacrée à la philosophie du langage (d'où le titre de I) Sraffa-Wittgenstein).

Le « Tractatus » est « *la pierre angulaire* » du *positivisme logique* du Cercle de Vienne. Il s'assigne de définir **LE** langage scientifique, et ses conditions. Ce qui revient à définir l'identité des « *multiplicités des formes logiques* » du langage réel. Ce que traduit l'adage de Wittgenstein : « *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire* », signifiant aussi que *ce qui ne s'énonce pas clairement n'appartient pas au monde* ». L'accord ou entente entre les hommes est l'enjeu qui en découle²⁸.

Les « *Investigations..* » sont un retour « *au sol rugueux* » (Wittgenstein) , celui du langage réel, par opposition à la « *glace vive* » (Wittgenstein) du langage scientifique, gouverné par la logique.

Les deux modèles sont en effet antinomiques comme le montre le résumé ci-dessous.



Ainsi donc, la réalité est celle des pratiques du langage est celle des Jeux de langage (JL) :

« *J'appelle la totalité constituée par le langage et les actions dans lesquelles il se trouve imbriqué, jeux de langage* (« *Investigations..* » - Philipson P.228).

La marche de Wittgenstein le mène à l'« origination » du langage dans la pratique même :

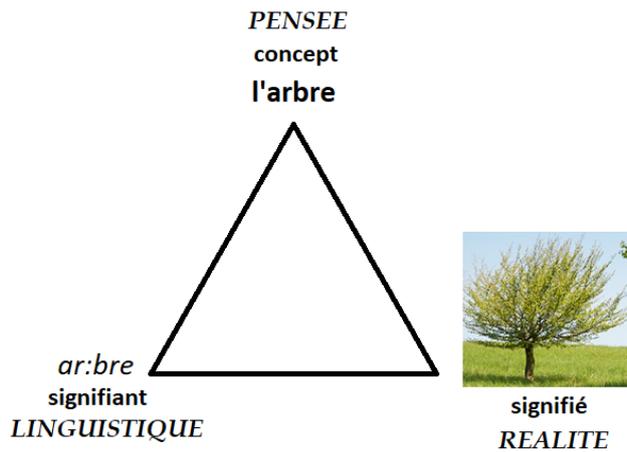
- Le langage est un jeu (parmi d'autres)
- Les JL sont des produits de l'homme social et servent à des objectifs sociaux
- Ces JL sont historiques et liés à une FORME DE VIE (ou FV), ou un modèle donné de vie sociale : « *Ce qui doit être accepté, ce qui doit être donné...ce sont des formes de vie..* » (Philipson P.230).
- Donc, le fait que *l'homme parle* est suffisant, et non susceptible d'un projet scientifique. Comment en effet traiter scientifiquement LE langage au moyen du langage ! Ce que dira le second Wittgenstein : « *Ce qui a été dit, on ne peut l'élucider qu'à l'aide du langage ; c'est pourquoi on ne peut pas élucider, en ce sens, le langage lui-même. Le langage doit parler pour lui-même...* » (« *Investigations..* » - ajouté par nous RF).
- L'accord ou entente suppose des REGLES. Le « Tractatus » pose une règle unique, qui est la Logique. Dans les « *Investigations* », il y a une multiplicité des règles, et donc aucun fondement²⁹. Ici, l'accord est dans l'action que les règles dénotent. De même, ici, les règles sont historiques

Reste la question du sens et de la signification. Les « *Investigations* » bouleversent les conceptions habituelles. Celles-ci peuvent être résumées par la version donnée par Gottlob Frege, du triangle sémantique

²⁸ Philipson souligne que Wittgenstein adopte ici la même attitude que celle de Hobbes, qui définissait les mathématiques comme un « *langage de paix* » entre les hommes.

²⁹ Ou dirions nous, les jeux de langage n'ont pas de « *profondeur* », au sens où on dit que *l'histoire elle-même est "sans profondeur"* (recherche de la cause de la cause de la cause....).

Le triangle sémantique de Gottlob Frege



Ce triangle illustre les relations existant entre le langage, la pensée, et la réalité. Il comporte de multiples interactions, non figurées dans le schéma.

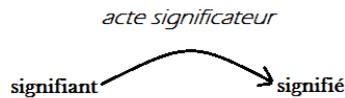
Ce qui importe est qu'il est censé définir les *conditions d'un énoncé VRAI*.

Le problème soulevé par le triangle est celui de l'accord ou entente, c'est-à-dire celui de la *compréhension*. En effet :

- Si existe un langage (L) parfait (comme celui du Tractatus), le problème n'a pas lieu d'être
- Mais si L = JL (comme dans les « Investigations »), alors le problème s'écrit :
 - JL → ? Accord, et non pas
 - Accord → L

Or, « accord » = « ensemble complexe de relations sociales »

Donc c'est l'usage du langage qui devient essentiel dans la relation



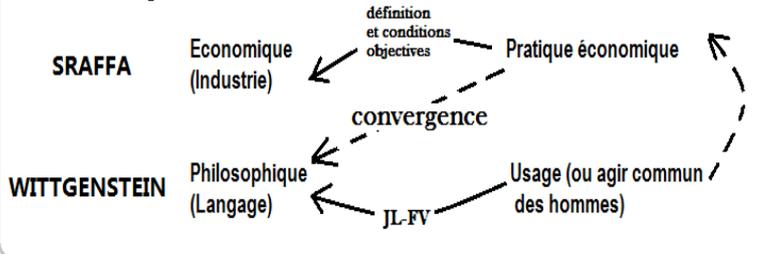
Puisque la pensée ne génère pas les mots. Leur sens et leur signification ont pour seule origine l'usage, ou agir commun des hommes, dans une FV. Et, parmi les formes de vie se trouve la *grammaire, laquelle a ses règles propres*.

La convergence Sraffa-Wittgenstein ressort à l'évidence de ce chapitre comme résultat du processus décrit ci-dessous :

La convergence des problèmes épistémologiques soulevés respectivement par Sraffa et par Wittgenstein

La nature général du problème est la même

quel OBJET ? —————> quelle DEFINITION ?



Légende :
 Le travail spécifique à chaque auteur est en trait plein.
 En pointillés, la convergence de leur démarche épistémologique
 JL = jeux de langage et FV = formes de vie

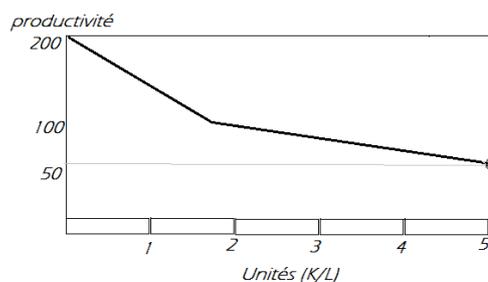
La pratique économique sraffaïenne ressort comme un agir commun des hommes parmi les actions humaines. Elle est une forme de vie de laquelle naît un jeu de langage : le langage économique (celui des coûts et quantités), comme naissent tous les langages chez Wittgenstein.

Finalement,

Sraffa éclate l'industrie, pour les Industries (non transcendance de **LA** Loi économique), comme Wittgenstein (Tractatus) éclate le langage en jeux de langage (Investigations) (non fondement **DU** langage ou de **LA** règle).

Cette convergence est étudiée pour elle-même par l'auteur (I 3) « *La convergence des points de vue* »). L'auteur expose tout d'abord de manière précise les énoncés célèbres de la LRD, de Smith et Ricardo à Wicksteed (version critiquée par Sraffa), en passant par Pantaléoni. Ce qui lui permet de faire constater que Sraffa critique bien l'usage de la notion de *fonction* (nécessairement quantitative) là où (dans l'usage des doses successives de terres – cf. ci-dessous) il s'agit de *choix* et de *qualité* (des terres). La LRD, n'est en aucune manière une relation fonctionnelle, comme le laisse penser le graphique de la productivité d'une surface de terre de qualité donnée selon Wicksteed : l'adjonction de doses successives de capital/travail (K/L) atteint un optimum au point où la productivité marginale de cette doses est partout (dans une autre terre de même qualité, ou dans l'industrie) la même. En ce point la productivité marginale du facteur variable est égale à son prix. Dans le graph ci-dessous, si l'optimum est 5 doses, le choix de 4 doses sera exclu, car 5 vient après 4.

le graph de Wicksteed



Il faut comprendre que « *Pour lui (Sraffa), comme pour Wittgenstein, la règle, la loi, n'expriment pas une contrainte transcendante à l'agir commun des hommes. Au contraire,, elles ne sont que l'expression de cet agir commun ; c'est en lui seul qu'elles trouvent leur sens* » (Philipson, P.241).

Il existe donc une forte parenté épistémologique entre

- Le triptyque méthodologique de Wittgenstein : JL – R – FV
- Et celui de Sraffa : Définition – Lois économiques – Conditions objectives

Les deux auteurs procèdent selon Philipson à UNE CRITIQUE (autocritique pour Wittgenstein) au sens de Marx, qui sous-titre « *Le Capital* » : « critique de l'Economie Politique ». Sraffa sous titre également son Œuvre (« *Production de marchandises par des marchandises* ») de 1960 : « Prélude à une critique de la théorie économique »).

Bien qu'elle ne réduise pas à cela, la critique de Sraffa est celle de l'usage des mathématiques en économie. Cette critique appartient à l'histoire même de la publication de « *Production de marchandises par des marchandises* » (ou PMPM) en 1960. Dans cet ouvrage, Sraffa nous expose ses réflexions en excluant volontairement l'usage des mathématiques. Pourtant sa rédaction eût été difficile (voir impossible) sans l'aide reçue des mathématiciens (Ramsey, Besicovitch, Watson). La solution au problème de l'étalon ricardien est effectivement une solution mathématique (voir plus loin). Cet ouvrage a fait l'objet d'une révision et d'une republication par Peter Newman³⁰, qui le trouve pauvre en références mathématiques. Or, il est susceptible d'une présentation « *en termes walrassiens de l'économie mathématique* » (algèbre linéaire et matriciel). Sraffa réfute cette présentation, laquelle élégante mathématiquement, gomme la richesse du « *langage ordinaire* », proche des « *circonstances ordinaires* » qu'il voulait adopter. Telle est sa critique du langage mathématique. Philipson la précise en ces termes :

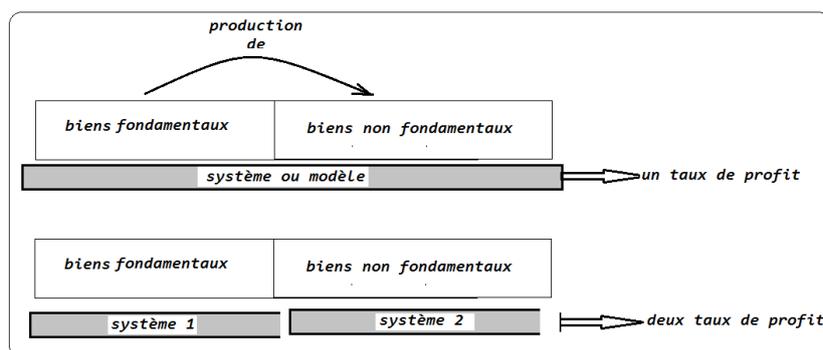
- 1° La multiplicité et la complexité des JL rend commode le recours au langage mathématique, dont la conséquence est d'escamoter la réalité à décrire,
- 2° Les JL économiques étant hétérogènes, les réduire à un *jeu formel* au moyen des mathématiques, conduit à s'extraire de la réalité à décrire

Appliquée à la réécriture de « PMPM », la critique de Sraffa avance les argument suivants :

³⁰ Peter Newman (1928-2001), anglais, professeur d'économie politique à l'Université Johns Hopkins, et spécialiste de *la théorie walrassienne de l'équilibre général*, qu'il reformule.

Développement de 1° : l'escamotage de la réalité

- Les pièges sémantiques-syntaxiques des mathématiques : *l'exemple parfait étant le recours au terme « constant »* (dans rendement ou facteur constant). Il conduit à une *confusion linguistique*, en supposant par exemple que l'excès d'un facteur (qui devient alors constant) ne peut être résorbé par sa diminution. En outre, appliqué aux stratégies d'optimisation individuelles, il n'a aucun sens, car il n'y a de facteurs constants ou donnés qu'à l'échelle macroéconomique.
- Considérant l'environnement économique dont traite Sraffa, Newman adopte une distinction algébrique insensée, entre d'un côté un *système fondamental ou de biens fondamentaux*, et de l'autre un *système non fondamental ou de biens non fondamentaux*. Ce qui le conduit à cette ineptie qu'il faut raisonner avec deux taux de profit, chaque système ayant le sien. Or elle n'a de nécessité que de permettre la vérification de la condition mathématique de Gantmacher³¹, celle d'une solution positive au système. Il s'agit donc d'une toute autre lecture du *modèle de Sraffa*, car pour ce dernier, le supposé système *non fondamental* n'existe pas, et donc n'existe qu'un seul taux de profit, comme ceci :



Développement de 2° : l'abstraction hors de la réalité ou la construction d'une autre réalité

C'est dans l'équilibre partiel marshallien entre l'offre et la demande que Sraffa trouve les arguments pour illustrer la fuite hors du réel.

L'équilibre de l'offre et de la demande, celui des *Ciseaux de Marshall*, n'est pas en fait un point de départ de l'analyse de la relation entre prix et quantités (pour le demandeur et l'offreur), mais un point d'arrivée de la relation *coûts-quantités*, remise en cause dans « *Sur les relations...* ». Son seul intérêt est de couper court à toute hétérogénéité grâce au formalisme mathématique. Celui-ci donne sens à une autre réalité, purement formelle dans laquelle peuvent coexister : - un équilibre, et – une concurrence pure et parfaite.

Appliquée à la LRD, cette critique segmente le langage, lui confère la rigueur et le sens qu'ils a dans l'usage. Ainsi, Sraffa propose t'il la correction linguistique suivante et totalement absente du formalisme mathématique :

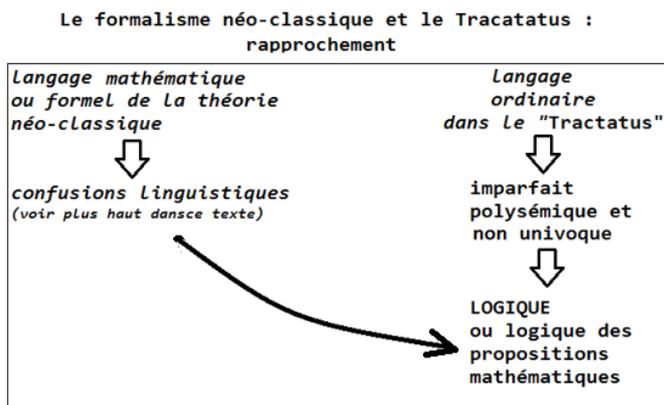
MACROECONOMIE	MICROECONOMIE
rendements décroissants	coûts décroissants
coûts croissants	rendements décroissants

Correction qui fait disparaître radicalement l'homogénéité de la relation « *coûts-rendements* », et ce faisant, toute possibilité de réaliser un équilibre formel.

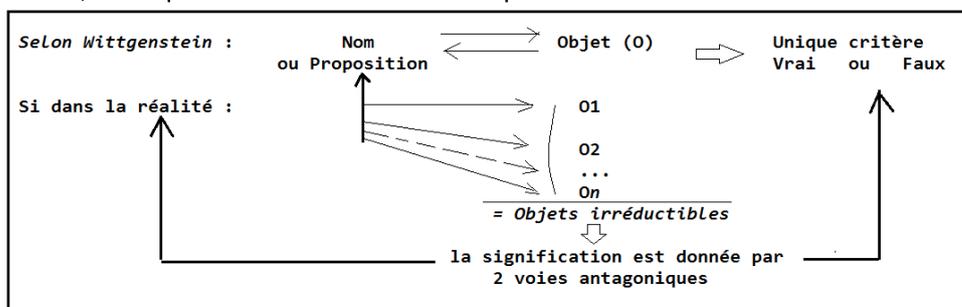
Nul doute donc que le terme de réalité, mais aussi celui de *description* n'ont pas le même sens chez Sraffa et pour la théorie néo-classique.

³¹ Condition appliquée à la recherche d'une solution positive du déterminant d'une matrice non négative, en réduisant le calcul à celui du signe du déterminant des mineurs principaux.

La description de la réalité par la théorie néo-classique est en fait celle suggérée par le Tractatus de Wittgenstein (que Sraffa conteste). Elle est une stricte application de l'adage de Wittgenstein : « *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire..* ». La proposition doit simplement *peindre* la réalité.



La théorie du *sens* sous jacente à cette épistémologie est en conséquence à reconsidérer. Comme on le lit à nouveau ci-dessus la conception "Wittgensteinienne" du sens est restrictive et dogmatique. Elle repose sur un critère absolu, celui de la *vérité des propositions*. La conception de la *signification* devient *platonique* et hors du monde réel, ainsi que le résume le schéma ci-après :



La voie critique que Wittgenstein s'est ouvert lui-même, avec l'aide Sraffa, témoigne d'une *volonté critique*. Wittgenstein l'assimile à *une thérapeutique philosophique* contre la maladie de la *quête de l'essence*, ou maladie kantienne *du discours comme seul discours vrai*. Un exemple est donné par Philipson, celui de la définition du prix par Wittgenstein.

La même volonté critique caractérise la critique sraffienne du principe de la productivité marginale des facteurs. Et surtout, sa guérison de Ricardo, par la solution dans PMPM au problème de l'étalon invariable de mesure des valeurs. En bref³², la solution signifie la révolution épistémologique suivante :

- Ricardo constate que les conditions de la répartition (salaire et profit) modifient le résultat des valeurs. La valeur elle-même perd donc son fondement unique et naturaliste : le temps de travail.
- Sraffa démontre qu'il est impossible de dissocier la production de la valeur (les prix relatifs) des conditions de la répartition (le rapport w/r). Ricardo doit admettre l'inexistence d'un fondement naturaliste au prix .

Donc : La loi de la valeur que souhaitait Ricardo, n'est vrai que sous l'hypothèse d'un système égalitaire, où $w=r$. Sinon, il faut que soit donné ce rapport pour résoudre le système étalon.

Il ressort ainsi que c'est la tentative de mesure elle-même qui est insensée, ou l'idée selon laquelle « *l'invariabilité est le critère de toute mesure* » (P.294)».

« *Alors que Ricardo conçoit l'opération de mesure comme une opération qui concerne isolément les biens (leur valeur absolue)...Sraffa montre que CE concept de mesure n'a pas de sens dans une forme de vie où les prix sont interdépendants et doivent se mesurer simultanément* ». (P.294).

³² Sur cette solution, que nous avons reprise dans la chapitre 11 de notre cours, nous renvoyons à ce chapitre.

La valeur absolue, fixe, est ainsi une chimère, dans une réalité où prévaut la variabilité d'un système de valeurs relatives. Il n'existe pas plus de fondement naturel au prix.

Il faut finalement comprendre la critique de Sraffa non comme un doute quant à l'intérêt des mathématiques (dans le cas de PMPM, l'algèbre matricielle), mais comme la remise en cause de l'« impérialisation » des jeux de langage par le langage mathématique, qui autoriserait ce dernier à déclarer la *réalité fausse*.

Non content de régénérer Ricardo, Sraffa prend sa défense contre Marx. Il montre que Marx lui-même sombre dans le mythe métaphysique de la vertu linguistique du langage mathématique.

Le sujet est celui des schémas de la transformation des valeurs en prix de production. Ces schémas sont conçus une réponse au problème de Ricardo, tout en remettant en cause l'essentiel de la théorie ricardienne de la valeur.

Dans les schémas, Marx explique le passage de la sphère de production de la valeur à celle de la circulation, où la réalité est celle des prix de marché comme expression des prix de production.

Il explique donc comment se réalise le passage de la Valeur au prix de production. Son modèle de transformation rencontre deux problèmes :

- 1- La circulation étant nécessaire à la production, il ne peut entrer dans celle-ci que des *prix*, et non des valeurs,
- 2- En admettant cette hypothèse des entrées en valeur, la transformation n'est malgré tout vraie que sous l'hypothèse selon laquelle *la force de travail employée* est une marchandise. Or, traitant de la force de travail à divers endroits du « Capital », Marx distingue la production privée de la force de travail (qui n'est pas celle d'une marchandise), et la production sociale de la marchandise force de travail.

En conséquence, les schémas de la transformation sont, suivant Sraffa-Philipson, un pur exercice mathématique dont les hypothèses s'éloignent de la réalité³³.

Dans la conclusion au chapitre, Philipson évoque le dernier texte de Wittgenstein intitulé « *de la certitude* », et il résume les accords et désaccords entre Sraffa et Wittgenstein, tels qu'ils ont été présentés dans les deux chapitres. Il nous convainc ainsi que tous deux réalisent la même critique de la *modernité* sous son visage du *naturalisme*

Conclusion générale de l'ouvrage

Nous avons, dit l'auteur, parcouru l'histoire de la structure « Nature-artifice » chez « Hobbes-Locke-Malthus-Ricardo ». Le « moment historique » ricardien est véritablement achevé avec la rupture épistémologique sraffaïenne. Sraffa a été conduit à dénoncer le *caractère arbitraire de la Règle, son absence de fondement*. Ce qui illusionne les économistes c'est qu'ils raisonnent *dans un usage déjà imposé*, qu'ils surimposent (de nous : RF) par la science. Sur les traces de Wittgenstein, Philipson pense que l'économiste doit cesser de se prendre pour un scientifique, et plutôt orienter sa réflexion vers *l'élucidation linguistique*. Peut-être est-ce là la raison de l'épigraphe de son ouvrage, empruntée à la « *généalogie de la morale* » de Nietzsche :

³³ Voir les chapitres 3 et 4 de la première partie de notre cours pour plus de développements, et quelques objections possibles à cette lecture. Notre remarque modeste est que chez Marx, la force de travail est celle du ménage inséré dans des rapports sociaux capitalistes. Sa production privée est donc aussi sa production sociale. De plus, si Marx insiste sur la marchandise force de travail lors de l'utilisation du cycle du capital, ceci afin de démontrer la transformation, c'est uniquement parce qu'elle est déterminée comme marchandise par ce cycle lui-même. Il n'y a pas d'un côté le cycle, de l'autre la force de travail comme marchandise qui serait « importée ». Plus généralement elle est marchandise dans et avec l'histoire du capitalisme (ou à l'échelle microéconomique dans et avec un cycle donné d'un capital particulier, à moins de nier la spécificité du personnel de chaque firme). Il est vrai cependant, qu'il suffit de faire entrer dans le cycle un *serf*, c'est-à-dire une non-marchandise, pour que la transformation soit irréalisable, mais serait-ce réaliste ?

« Le droit des maîtres de donner des noms va si loin qu'il serait permis de voir dans l'origine du langage même une manifestation de la puissance des maîtres : ils disent "telle chose EST ceci et cela", et marquant d'un son toute chose, ils se les approprient pour ainsi dire »

Il n'est pas étonnant dans ces conditions, que P. Newman ait vu dans le modèle de Sraffa un retour aux *« temps des débats scolastiques du Moyen Age sur les anges dansant sur la tête d'une épingle »* (Newman, cité par Philipson, P.320).

A ceci la réponse de Philipson est celle de Mss Joan Robinson :

« La logique pure a pour rôle de nous libérer du non sens, non de nous dire à quelles croyances il nous faut adhérer »

(Joan Robinson : *« Un réexamen de la théorie de la valeur »*-1965-, cité par Philipson, P.321).

Fin du résumé

« Il se peut qu'Henri Philipson soit parvenu à rédiger le guide des égarés à l'attention des économistes »
r.foudi

-∞-